

**Zeitschrift:** Études pédagogiques : annuaire de l'instruction publique en Suisse  
**Band:** 39/1948 (1948)

**Artikel:** Mon enseignement de la littérature française à l'école cantonale supérieure de commerce de Bellinzone  
**Autor:** Patocchi, Péricle  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-113543>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 11.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Mon enseignement de la littérature française à l'école cantonale supérieure de commerce de Bellinzone

---

Dès mes premières expériences dans le domaine de l'enseignement, je me suis efforcé de ne pas me laisser prendre au piège que pouvait constituer pour moi un rôle autoritaire auquel je n'étais pas accoutumé ; je ne voulus pas m'isoler dans mes connaissances et me contenter d'être un simple informateur. Intéresser continuellement mes élèves, les aimer d'un amour gai ou grave selon les circonstances, sans toutefois céder à un sentimentalisme monologuant : voilà ce qui me semblait le moyen le plus sûr de gagner leur confiance et ce respect, si précieux pour l'enseignement que les jeunes gens vouent de leur propre chef à un camarade plus âgé. Ayant fait mes études littéraires après une licence en sciences sociales, j'étais tout naturellement porté à considérer les œuvres des classiques comme un réservoir d'humanité éternelle et toujours vraie. Dans une école de commerce <sup>1</sup> où les branches professionnelles et les branches scientifiques occupent une grande partie du programme, où l'on n'enseigne pas la philosophie, et où l'on ne réserve à l'histoire que le temps strictement nécessaire à un minimum d'information, l'étude de la littérature — me disais-je — doit sans doute permettre aux jeunes gens de mieux entrer dans l'esprit de la langue, mais elle devrait aussi les acheminer vers une certaine connaissance de notre humaine condition et de notre nature. Je me suis donc proposé de faire tout mon possible pour intéresser mes élèves à cette étude. Je dois avouer avoir rencontré, au commencement, une certaine résistance ; mais comme, à l'heure qu'il est, celle-ci a fini par céder la place à un intérêt assez vif à l'égard des problèmes que je soulève, j'essayerai de

<sup>1</sup> Dans notre école les heures de français sont distribuées comme suit : I<sup>re</sup> année : 4 heures par semaine ; II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> années : 3 heures ; IV<sup>e</sup> année : 2 heures. L'enseignement de l'histoire de la littérature commence seulement à partir de la III<sup>e</sup> année ; mais dès la I<sup>re</sup> année on s'essaye à l'étude des textes classiques. *L'on voit tout de suite que si l'on veut accorder le temps nécessaire à l'étude approfondie de la langue elle-même (grammaire, syntaxe, linguistique) et à l'étude de la correspondance commerciale, il reste peu de temps pour la littérature.*

décrire brièvement quelques-uns des moyens qui m'ont permis d'atteindre ce résultat.

J'ai d'abord soulevé des discussions sur l'utilité ou l'inutilité des arts et de la littérature. Dans les premières classes (et, au commencement, dans les grandes classes aussi), la plupart des élèves, tout en reconnaissant la valeur des Beaux-Arts et des Lettres en tant que témoignage des différentes civilisations, pensaient que l'étude de ces disciplines n'est pas nécessaire à la formation d'un jeune commerçant, qu'elle constitue, en somme, un luxe inutile pour eux, une dispersion des forces qui devraient s'orienter vers un seul but bien défini : le commerce, la vie pratique, et, si possible, la conquête de la richesse, source de puissance et de plaisir. (Avoir une auto, pouvoir voyager, être libre en toute chose : voilà le rêve instinctif de bien des adolescents.) Il faut remarquer ici que le milieu familial concourt à former cette mentalité, surtout chez les fils de commerçants ; tantôt la sévérité paternelle et la monotonie d'une vie modeste dans un pays fermé éveillent dans l'esprit du jeune étudiant un impérieux désir d'évasion et d'indépendance ; tantôt l'influence des parents voués à une existence éminemment pratique s'exerce sur l'élève et crée chez lui une certaine hostilité à l'égard des branches non professionnelles du programme. Pour répondre aux objections fondées exclusivement sur des préventions matérialistes, j'ai essayé d'abord de mettre en évidence les arguments apportés par certains élèves sensibles aux plus évidentes valeurs de l'esprit ; mais comme la classe se divisait en deux parties adverses, j'ai bientôt renoncé à cette méthode. J'avoue avoir mis fin avec quelque regret à ces belles discussions qui obligeaient mes petits Tessinois à vaincre leur répugnance instinctive à s'exprimer dans une langue qui n'est pas la leur ! Je ne pouvais cependant agir autrement car je m'étais aperçu que les partisans des valeurs exclusivement économiques se maintenaient sur leurs positions par amour-propre et par esprit d'opposition. J'ai donc essayé de persuader moi-même mes élèves en me basant dans mes explications sur la complexité de notre nature. Voici en quelques mots mon argumentation. D'abord, j'ai reconnu une juste valeur à tous les aspects de la vie économique (importance du commerce, noblesse du travail) ; puis j'ai amené les jeunes à analyser les autres fonctions et les aspirations de l'homme : vie politique, amour et vie familiale, amitié, sports, amusements. Or le travail est un moyen de réaliser ces légitimes et bonnes aspirations ; le travail est un moyen d'être un *homme complet* et n'est pas exclusivement un moyen d'enrichissement. Il est donc des domaines d'où le souci de l'intérêt financier doit être exclu — et les élèves en conviennent très facilement. Il y a chez les adolescents des réserves de générosité dont ils ne se rendent souvent pas compte eux-mêmes, aussi, comprennent-ils tout de suite que l'amitié, l'amour, l'esprit



d'association, le sport, perdraient de leur pureté et de leur charme s'ils étaient soumis au seul intérêt matériel. Que la vie professionnelle mérite une grande partie de nos forces et de notre attention, cela va de soi ; mais qu'elle envahisse et tende à accaparer toute notre existence, voilà ce qui serait pernicieux. Certains *Caractères* de La Bruyère mettent clairement en évidence les méfaits de la déformation professionnelle — et les élèves de trouver eux-mêmes de savoureux exemples d'hommes ennuyant leur prochain avec des discours empruntés toujours aux mêmes soucis. Alors, on peut leur montrer l'importance d'une nourriture spirituelle qui constitue une des récompenses les plus élevées de notre travail, et nous permet de donner un sens plus profond à notre vie, de prendre part à ce commerce supérieur des idées qui mène à une prise de conscience toujours plus profonde de la destinée commune de tous les hommes.

Des auteurs tels que Molière, La Fontaine, La Bruyère, Montesquieu, Rousseau, Victor Hugo, Alphonse Daudet, étudiés sous l'angle de leur éternelle actualité, éveillent une grande sympathie auprès de mes jeunes élèves. Je reviendrai tout à l'heure sur la méthode que j'ai adoptée pour présenter un auteur classique. Je voudrais d'abord raconter comment je suis parvenu à vaincre la méfiance que des jeunes gens placés dans un tel milieu éprouvent tout naturellement envers la poésie. Si pour des étudiants d'une école de commerce, il est relativement facile de saisir les aspects humains, politiques et sociaux de certaines œuvres littéraires, il leur est par contre assez difficile de comprendre le charme et l'utilité des textes lyriques. A ce propos, sans prétendre généraliser, j'ai dû constater que bien souvent dans les gymnases l'étude des poèmes apparaît chez nous comme une corvée assez pénible à cause des tournures archaïques et de la structure syntaxique très complexe de la poésie italienne ; à cause surtout de l'habitude, contractée par certains professeurs, de donner des poèmes (souvent fort beaux, hélas !) à étudier par cœur à la suite d'actes d'indiscipline ou de négligence. « La poésie ? — me disait un garçon de quinze ans, fort intelligent et sympathique d'ailleurs — ... la poésie, c'est bon pour les filles ! » — « Pour les jeunes filles d'autrefois ! » s'empressait de lui répondre une de ses petites camarades avec une moue de dépit. Je me rappelle avoir été ravi de ce dialogue de commencement d'année dans une première classe, et lorsque je pense à l'enthousiasme que ces mêmes élèves ont éprouvé quelques mois plus tard pour *Le Dormeur du Val* d'Arthur Rimbaud, je me réjouis d'avoir souri de leurs boutades toutes spontanées plutôt que d'avoir rappelé à l'ordre mes deux gentils contradicteurs. Ma plaidoirie en faveur de la poésie est en quelque sorte un commentaire fait d'images concrètes, simples et facilement compréhensibles, d'une très belle définition de Victor Hugo :

Lorsqu'on jette un regard sur la création, une sorte de musique

mystérieuse apparaît sous cette géométrie splendide ; la nature est une symphonie ; tout y est cadence et mesure et l'on pourrait presque dire que Dieu a fait le monde en vers. » D'abord, je parle de l'ordre qui régit et ordonne le mouvement des astres dans le ciel ; puis, de cet ordre reflété dans la vie minérale, végétale, dans le rythme des saisons, dans le retour fidèle des aurores, j'arrive enfin à l'homme, à sa respiration, au battement de son cœur : tout cela raconté comme une fable. Il est facile, dès lors, de faire comprendre à ces jeunes gens tout réjouis et étonnés d'une telle découverte, qu'une aspiration toute naturelle de l'homme le pousse à prendre part avec ses pensées et ses actes à cette sorte de danse de l'univers. Le chant, la danse, l'architecture, les arts figuratifs, les lois économiques elles-mêmes, les jeux et les sports, tendent à un ordre harmonieux — pourquoi nos sentiments les plus intimes, l'amour, l'amitié, la douleur, l'espoir, échapperaient-ils à cette loi ? A quoi bon proclamer avec autorité que tel poème ou tels vers sont beaux, si les élèves n'ont pas été mis en mesure de devenir sensibles à cette beauté ? Les explications d'ordre esthétique et littéraire mettant en évidence les charmes d'un texte sont presque inutiles si l'on n'éveille pas d'abord chez ceux qui nous écoutent un intérêt tout spontané pour ce charme. Je dois faire ici une remarque importante : j'ai constaté que le choix des œuvres lyriques soumises aux élèves dans les écoles tombe en général sur des compositions illustrant une pensée d'ordre moral, un événement historique, une description d'un phénomène naturel. Or cette poésie mise au service d'un argument à prouver, d'un fait à faire retenir, est, malgré les apparences, la moins apte à éduquer la sensibilité des jeunes. Un enseignement de ce genre ne fait qu'augmenter cette confusion entre authenticité de sentiment et de rhétorique dont il est assez difficile de délivrer l'adolescent, et dont même un grand nombre de maîtres et de professeurs ne se sont jamais dégagés. Pour initier mes plus jeunes élèves à la poésie, je leur présente entre autres quelque chanson de Verlaine et de Mæterlinck, le *Dormeur du Val* de Rimbaud, *Recueillement* de Baudelaire, *Brise marine* de Mallarmé. Il serait trop long d'expliquer ici les arguments dont je me sers pour mettre ces textes en leur juste valeur : le résultat est positif, voilà ce qu'il importe de savoir. Je demande moins à mes jeunes gens de répéter mes arguments que de communiquer leurs impressions ; mais c'est surtout à la récitation par cœur que je reconnais leur degré de compréhension, et il en est qui, avec un charmant accent italien (dont je m'efforce bien entendu de les délivrer) récitent leur poème d'une façon admirable.

Voici maintenant mon plan de travail concernant la littérature. Pendant les deux premières années, deux heures par semaine sur quatre sont consacrées à la lecture de textes qui forment ainsi du matériel tout prêt pour les leçons de littérature qui auront



lieu plus tard. L'étude se fait en trois temps : la lecture à haute voix (correction de la prononciation) ; la traduction (étude de la langue, renvoi aux règles de grammaire et de syntaxe) ; le résumé oral (exercice de conversation). A l'interrogation de chaque élève est intéressée toute la classe qui est tenue d'inscrire sur un carnet les expressions nouvelles et les gallicismes et qui participe au commentaire du texte par des questions, des réserves, des remarques souvent savoureuses. Pour la première classe, le livre de lecture est en général un texte humoristique : *Tartarin de Tarascon* ou *Les Lettres de mon Moulin* ou les *Nouvelles* de Tœpffer, ou les *Contes* de Perrault ; quant aux poèmes, ils sont transcrits sur un cahier à cet usage. Dans la deuxième classe, on lit des textes classiques du XVII<sup>e</sup> siècle : La Bruyère, La Fontaine, Molière, et l'on entreprend l'étude de poèmes d'une époque plus ancienne : la *Ballade des Pendus* et le *Charnier* de François Villon, des sonnets de Ronsard, de J. du Bellay, etc. Sur les auteurs, je ne donne que des indications sommaires susceptibles d'éveiller la curiosité des élèves pour les œuvres qu'ils lisent. Pour le moment, il s'agit surtout de rendre sympathique la langue que j'enseigne et de maintenir vivante une certaine volonté d'effort. C'est pour atteindre ce résultat que j'intéresse moins mes élèves à la vie des écrivains qu'aux traces de notre propre humanité qu'il nous est possible de découvrir dans les textes qui font l'objet de notre étude. Lisons les œuvres des anciens comme si elles étaient écrites aujourd'hui, pour chacun de nous, et les classiques cesseront d'être ces messieurs de marbre blanc, pères de l'ennui, saints tutélaires de tous les sermonneurs, dont les adultes eux-mêmes s'approchent avec méfiance et dont la véritable découverte s'opère parfois dans un âge avancé, lorsqu'on ne peut plus en recommander la lecture aux jeunes sans les confirmer dans le soupçon que certains livres n'ont de valeur que pour les vieillards. Certes, cette méthode exige une tension continuelle du professeur car elle n'admet aucune formule préétablie et ne cesse de s'adapter aux réactions des élèves, qui elles, ne sont jamais les mêmes. Il faudrait, pour la caractériser, apporter un certain nombre d'exemples ; mais comme cela me conduirait trop loin, je me contente d'en donner une idée approximative en disant que je compte parfois sur le pouvoir suggestif des anachronismes et que, pour faire saisir l'humanité d'un personnage ancien, il m'arrive de le transporter dans le temps jusqu'à nous, tandis que pour faire mieux comprendre les mœurs et les usages d'une époque, j'envoie l'un ou l'autre de mes petits amis faire un séjour de quelques instants dans le pays de nos ancêtres. Le résultat de tout ceci est que les élèves s'intéressent, s'amuse, réfléchissent, posent des questions, prennent note de bon cœur des locutions nouvelles, et des observations d'ordre grammatical et syntaxique et finissent par comprendre que l'œuvre des classiques est toujours actuelle

et vivante. Notre mission n'est-elle pas de faire notre possible pour gagner à la culture et aux activités de l'esprit une partie de cette merveilleuse réserve d'enthousiasme et d'énergie qui fermente dans le cœur des jeunes ?

Dans les grandes classes, les lectures continuent, mais un certain nombre d'heures sont destinées à l'histoire de la littérature. En troisième classe, nous analysons les fragments les plus importants des *Confessions* de J.-J. Rousseau et, en quatrième classe, nous lisons Montesquieu et les poètes romantiques.

Les qualités et les défauts de Jean-Jacques étant très évidents, la lecture de cet auteur fournit une occasion précieuse d'étudier et de discuter nos principaux problèmes individuels. Les élèves éprouvent tantôt de la sympathie, tantôt de l'antipathie pour l'écrivain, et à chaque chapitre une discussion s'engage au cours de laquelle chacun défend ou accuse l'homme qui a publié les secrets de son cœur. Les *Confessions* nous permettent aussi de constater le changement de mentalité qui s'opère au XVIII<sup>e</sup> siècle et de surprendre sur le vif l'éclosion d'une nouvelle façon de concevoir l'existence.

Montesquieu, lui, nous fournit une excellente occasion d'étudier les problèmes de l'homme à l'égard de la société. Les garçons se passionnent dans notre école pour cet auteur, et, après avoir analysé l'histoire des *Troglodytes*, ils abordent avec beaucoup de facilité et d'enthousiasme les passages fondamentaux de *L'esprit des lois*, concernant la nature et le principe des gouvernements. Comme il est naturel, le gouvernement démocratique les intéresse tout particulièrement. J'ai été ravi du succès de cette étude car elle m'a permis de résoudre les malentendus qui surgissent d'ordinaire chez les adolescents au sujet de la *liberté*. Que cette réalité conserve toute sa valeur malgré les limitations dictées par le souci de la liberté de tous, voilà une découverte qui touche très profondément des jeunes gens fiers et impatients de pouvoir exercer leurs droits de citoyens dans un très proche avenir.

En ce qui concerne l'étude de la littérature, j'ai dû résoudre une sérieuse difficulté : celle de la limitation du temps. Une étude fragmentaire des principaux auteurs laisserait de trop graves lacunes dans l'esprit de mes élèves ; une étude générale et complète serait impossible. Je me suis décidé pour un choix d'auteurs étudiés dans le cadre de leur époque, et voici la façon dont je procède : après une étude sommaire des origines de la langue et de la littérature du moyen âge, je m'efforce de tracer la physiologie du XVI<sup>e</sup>, du XVII<sup>e</sup>, du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle en évoquant les principaux événements historiques, les usages, les mœurs, en cherchant en un mot à mettre en évidence les constantes reconnaissables dans l'œuvre des auteurs sur lesquels je décide de m'arrêter. Les élèves sont heureux d'appliquer à cette étude leurs connaissances en histoire politique et économique,



de faire des rapprochements entre la civilisation française et la civilisation italienne.

En donnant un aperçu général des origines des langues romanes, j'attire l'attention sur un phénomène qui intéresse particulièrement les Italiens : celui de l'orthographe française qui ne correspond pas à la prononciation. Le fait de connaître les raisons de cette différence semble les consoler un peu des difficultés qu'ils rencontrent, sans compter que certains éclaircissements phonétiques leur rendent plus facile la compréhension de quelques règles — celle des accents circonflexes, celle des mots ayant un *s* au singulier, par exemple.

Je me suis demandé si, pour gagner du temps, j'allais laisser de côté la littérature de langue d'oïl ; mais après quelques leçons d'essai, j'ai compris tout le profit que l'on peut tirer de monuments littéraires tels que *La Chanson de Roland* et *Les Romans bretons*. Les élèves des écoles secondaires du Tessin étudient d'une façon assez détaillée les œuvres des poètes du *dolce stil nuovo*, celles de Pétrarque et de Dante. La *Divine Comédie* constitue, par tradition, un objet d'études particulières se continuant aussi hors des écoles, dans des conférences publiques appelées *lectura Dantis* qui sont suivies par des auditeurs appartenant à toutes les couches de la population. Or, les poèmes du moyen âge français fournissent une excellente occasion d'étudier à leur source les légendes symboliques que l'on retrouvera dans l'œuvre d'Alighieri.

Je dirai pour conclure, que, tout en me préoccupant de tracer la physionomie de chaque époque et d'établir des notions fondamentales et très claires concernant la succession des mouvements littéraires, j'évite les formules trop précises et certains lieux communs pouvant constituer une limitation du sens des œuvres dont il faudrait mettre surtout en évidence l'impérissable actualité.

PÉRICLE PATOCCHI.

---